

nant plus d'attention à la question principale qui était celle que le comité d'agriculture nous avait chargés d'étudier. Nous avons recueilli sur les matières concernant l'agriculture une masse d'informations précieuses qui, je n'en ai point de doute, seront très utiles à la décision qu'il importe de prendre.

L'agriculture est certainement la source principale de notre richesse nationale dans la province de Québec, et si nos cultivateurs intelligents, comme il le sont, voulaient mettre, dans l'exploitation de leurs fermes, les soins remarquables que leurs collègues de là-bas mettent en tout, ils arriveraient à des résultats étonnants, car la terre est généralement meilleure ici et beaucoup moins divisée.

L'on ne peut se faire une idée de la parcimonie avec laquelle on vit et on cultive en Europe. Rien n'est négligé et on n'y laisse rien, pas un pouce de terre, sans lui demander un rendement avantageux. Aussi on y est arrivé à des résultats extraordinaires. On y a résolu, depuis longtemps avec succès, le problème dont on ne fait qu'aborder la solution ici. On rend à la terre plus qu'on lui demande.

Aussi les sols ne sont jamais épuisés et rendent toujours avec profusion tout ce qu'on leur confie. Les méthodes sont naturellement différentes des nôtres et il ne serait peut-être point sage de les adopter ici, du moins sans un essai préliminaire. Ainsi, par exemple, la stabulation permanente est assez générale, parce qu'on ne veut point se priver de la terre et qu'on l'invite à donner tout ce qu'elle peut produire. Les animaux, surtout les vaches laitières, y reçoivent l'attention toute spéciale des cultivateurs. On leur donne quatre repas par jour et on ne néglige jamais d'en donner un en vert. La traite se fait 3 fois par jour : une fois le matin, de très bonne heure, une fois vers onze heures et la troisième fois le soir.

L'on prétend, et je crois que c'est avec raison, qu'on y obtient une plus grande quantité et une meilleure qualité de lait.

Sur ce point, sans vouloir donner de leçon à personne, je me permettrai de conseiller ce système non point quant à la stabulation permanente, sur laquelle je ne suis point prêt à me prononcer, mais sur les trois traites par jour ; mes observations sous ce rapport s'accordent avec celles de mes collègues et nous croyons que ce système peut être employé avec succès. Il serait d'ailleurs bien facile d'en faire l'expérience ; l'on pourrait prendre quelques vaches de son troupeau, les traire trois fois par jour et comparer le résultat avec les autres. Je crois qu'il serait favorable, du moins d'après le résultat de mes observations de là-bas. Quant à la quantité, je laisse la chose à chacun.

L'INDUSTRIE BETTERAVIÈRE.

La culture de la betterave à sucre présente des résultats différents, suivant les pays et même suivant les climats de chaque pays. Celui du Nord m'a paru plus favorable et conséquemment celui du Canada devra l'être.

La France est belle, mais le Canada n'a rien à lui envier. Nos populations sont aussi intelligentes, aussi laborieuses, et le sol peut produire beaucoup plus. Je ne vous cache pas que je suis revenu plus enthousiaste de mon pays que jamais. Il est aussi beau comme territoire et aussi riche comme fertilité et je n'ai pas de doute que quand nos cultivateurs connaîtront la richesse que le bon Dieu leur a donnée, ils l'utiliseront avec profit.

La France et la Belgique sont deux pays admirables et leurs populations sont bien meilleures qu'on le dit. Mais la nôtre ne leur cède en rien. La culture de la betterave à sucre est très avancée en France, et il nous faudra des efforts considérables pour l'atteindre. Depuis quelques années, on a abandonné, et avec raison je crois, la betterave à collet rose pour prendre la betterave blanche qui est si supérieure sous plusieurs points de vue. Mais on cultive avec avantage la

semi-sucrière, au lieu de la fourragère, pour la nourriture des animaux.

La fourragère est considérée comme trop grosse, contenant trop d'eau, tandis que la demi-sucrière qui est beaucoup plus petite, contient plus d'aliments nutritifs. Jo puis faire la même observation quant à la sucrière proprement dite. Elle est plus petite mais plus riche en sucre, conséquemment prend moins de place dans les champs et fait moins de dépense de travaux mécaniques dans les manufactures. J'emporte avec moi des graines de ces différentes sortes de betteraves ainsi que celles d'autres plantes que j'ai remarquées en Europe. J'en ferai d'abord moi-même l'expérience, dont je ferai part ensuite à mes collègues en agriculture.

Il n'y a pas de doute que la question des gages est grosse de difficultés, et nous présente à première vue un désavantage considérable. Les ouvriers de ferme et de manufactures reçoivent un salaire moins élevé là-bas qu'ici, c'est incontestable ; mais il y a des compensations qui nous ont paru à mes collègues et à moi favorables à notre province. D'abord il y a en France les droits fonciers qui sont considérables, ceux des portes et des fenêtres qui ne peuvent pas être ignorés, et surtout les 6 p. c. qu'il faut payer pour la manufacture du sucre de betterave. Si vous ajoutez à ces éléments importants la différence dans la valeur de la propriété foncière, qui est d'au moins dix par cent, vous arriverez à une compensation plus que suffisante et qui devrait permettre à nos cultivateurs de lutter avec avantage, s'ils veulent adopter de bonnes méthodes de culture, avec ceux de là-bas.

La culture de la betterave n'est pas seulement avantageuse au point de vue de l'industrie laitière elle-même ; elle l'est encore au point de vue de l'amélioration du sol et du bétail.

L'assolement se fait par trois ans et offre des avantages tous particuliers. On y met des céréales d'abord, des foins ensuite, et enfin de la betterave. La pulpe, résultat naturel de l'emploi de la betterave, offre une nourriture riche et abondante aux bestiaux et la nécessité d'obtenir tout le rendement possible de la terre exige un engrais aussi abondant que varié. Ce qui se fait en France peut se faire ici, et si le sol est aussi riche que l'intelligence des cultivateurs est grande, il n'y a point de raison pour ne pas arriver aux mêmes résultats.

ECHO DES CERCLES.

Conférence à Ste-Anne de Beaupré.

Par le révérend Père Debougnie, recteur des RR. PP. Rédemptoristes, juillet 1891.

RÉSUMÉ — 1. *Considérations générales.* On revient sur les conférences précédentes, on les répète en substance pour les mieux graver dans la mémoire des membres du cercle.

2. *Le drainage.* Dans la paroisse il y a une petite rivière qu'on devrait élargir et approfondir. Il y a dans son voisinage des terrains bas qui ne sont pas égouttés. Il y a aussi dans les environs des terres noires, faibles, qui ne produisent presque rien. On devrait y faire des drains et un mélange de terre plus forte... ces terrains deviendraient productifs...

Il serait utile de faire des composts de cette terre noire avec de la chaux vive, employant une charge de terre noire par minot de chaux. Ce compost serait alors utile pour toutes espèces de terre. E. A. B.

Les drains sont avantageux...

Exemple donné par un fermier de Beauport sur la ferme du Séminaire. Tout le monde a constaté le changement et ce que peut un drainage intelligent.

Oui, ces cultures de M. Lortie, au Séminaire, sont magnifiques et méritent d'être visitées en détail. E. A. B.

En Belgique, deux voisins vivaient dans l'inimitié. L'un d'eux, habile fermier, se dit : Je lui jouerai encore un tour. Depuis long-